

Claire Genoux

Poésies 1997-2004

Soleil ovale
Saisons du corps
L'Heure apprivoisée



camPoche

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche-poésie suisses en langue française

prohelvetia

« Poésies 1997-2004 », de Claire Genoux,
deux cent soixante-dix-neuvième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le quarante-neuvième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
d'Huguette Pfander et de Marie-Claude Schoendorff
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-280-5

Tous droits réservés

© 2010 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

SOLEIL OVALE

« Soleil ovale »
a paru en édition originale en 1997
aux Éditions Empreintes, à Lausanne

Pour R. O.

L'écriture et soudain la mort devient comme de l'eau

MAURICE CHAPPAZ

La parole ficelée

Je guette le passage des mots
leurs petits pas sur la mousse
s'entassant parmi les futaies de l'aube

ces mots vagabonds
qui battent ma page
de leurs cils de soie

et déjà le jour plonge dans la parole pluvieuse

L'encre
glisse ses doigts
au milieu des feuillets entr'ouverts

réveille le verbe assoupi
dans sa robe de suie

D'un sentier à l'autre
l'écriture recueille les noms une fois appelés
qu'elle dispute aux bavardages de la pente

soigneuse elle progresse
sa crinière de vent sur les chênes

La parole ficelée
par le trait qui menace
liane d'encre
dans la touffeur des feuilles

parole
ma retraite
loin de la ville surpeuplée des carnets

Écriture tortueuse
qui promène ses lettres
aux pattes grasses
aux chevelures folles

et n'a pas le temps de construire un gîte
pour la parole qui suit

Tes mots aux paupières polies de rêve
font luire les ratures
comme des cendres dans le grand livre

tes mots d'or aux corsets fermés par la brume

Plume
pressoir merveilleux
qui savoure le silence
fuyant sous son manteau de ciel

Ce sont surtout les mots de l'absence
que travaille la plume
aux creux des alcôves jumelles

tant de regards viennent se blottir
au seuil de l'épais cahier
qu'encombre la plume veillant encore

Poème que ma main plie
sans écouter l'appel
du vent froissé entre les pierres

poème dans l'ourlet du dire
à peine cousu

J'écris seule
pour planter mes gros souliers
dans la boue du temps

j'écris maintenant et c'était déjà hier

Six poèmes pour le Chat

J'ai posé ma main
sur la nuque inquiète

j'ai suivi la gorge
sous l'ombre abrupte

j'ai baisé la poitrine
aux larges pentes

je me suis penché sur les flancs nus
entre les prairies de mousse

je suis descendue les yeux clos
dans le pays boisé et sombre

j'ai goûté la terre aux odeurs de feuilles brûlantes
sous le lit d'herbe

j'ai bu l'eau perlée
qui ruisselle des hêtres après l'orage

puis le sommeil a glissé sur les versants
comme la mort dans l'aube rapide

Que voulez-vous Monsieur le Chat ?

nous voudrions remonter en haletant
quelques vallons
lorsque la lune divise le sol en reliefs inégaux

nous voudrions traverser des labyrinthes
offerts au passage du vent
et flâner sur les crêtes serpentine
jusqu'à l'aurore

nous voudrions effleurer les pièges
refermés dans l'obscurité des plaines

nous voudrions aussi voir luire
la neige au feu pâle
qui borde les près de ses flocons taillés fin

c'est ainsi que certaines nuits d'hiver
le Chat règne en seul Maître
sur les campagnes et les villages
et sur toutes les forêts dépouillées de pudeur

Ce dimanche de Pâques
quand les cloches sonnèrent sur les prairies fraîches
le vieil animal l'avait attendue
au seuil de sa tanière

elle s'était couchée sans rien dire
sur la terre argileuse
les écorces et les cailloux avaient accueilli
son corps nu

elle avait rêvé d'ombre
ce matin d'avril
sous le regard coupable de l'animal qui la fixait

d'un geste il avait répandu le poison
une flamme soudaine avait épousé la chair
qui avait brûlé longuement
entre les murs de la tanière obscure

elle avait rêvé d'un absolu sommeil
de poussière et d'os
dans le bleu parfait d'un matin de Pâques

Je pense à vous cher Maître
à vos pattes à l'humeur vagabonde
à vos ruses de bête
quand quelque promenade nous égare
sur vos territoires de pentes soyeuses
et nous guide sous les bocages d'argent

je pense à votre pelage Maître
où le crépuscule s'abreuve
comme au cours d'un fleuve clair

je pense à cette matinée promise
vous le savez
où je dormirai dans votre antre comme une morte

Je vais sans hâte au fond du bois
où le Chat m'attend
et je donne ce qu'il veut recevoir

je donne les collines et les buissons serrés
et les soir d'août
au goût mûr des baies

je donne aussi Monsieur le Chat
des flâneries et des repaires
et des voies mal indiquées dans l'herbe tressée

je donne des bouquets de fougères à vos pattes grises
dans l'odeur souple des songes

désormais au fond du bois
quand la mésange se tait
le Chat se réjouit de l'heure du repas saint

Je me rassure cher Chat
nous serons voisins
quand l'hiver creusera dans les lits blancs

deux orphelins entre les parois jointes

Feuillets du lac et des quatre saisons

Le temps glisse plus vite que l'onde sur la pierre
la lune court aux rives basses
accrochant ses fruits d'or aux feuillages furtifs
dans le taillis le bouvreuil pressé fouille les branches
de son bec pointu

approche en ces lieux purs
me dit le ruisseau caressant
quitte le sentier
oublie l'heure abrupte

mais quel regret noué à mes chevilles freine mes pas
à qui sont ces ongles qui labourent la terre nue
et déchirent le ruisseau blanc ?

Que l'été se mette à luire sur les prairies
qu'il m'adresse entre les persiennes baissées
le vert tiède du tilleul
qu'il donne comme une plainte
le chant terrible et gai
des oiseaux s'injuriant dans le grand ciel

suffit à punir ma mémoire
de trop innombrables paroles
– guirlande de bruits grinçants
éclat de signes précaires au velours de l'été

Voici l'automne boiteux dans son or presque noir
la fauvette bondit à travers les feuilles
et vient boire la rosée aux flaques brillantes
le merle crie dans le bois jaune
où le jour l'appelle

voici septembre qui jette autour des cimes
ses fourrures fauves
tandis que les buissons tendent leurs tiges durcies
comme des doigts que l'hiver gèlera

Vous aimiez les couleurs
alors j'ai dit le laurier-rose
 et le pommier aux fleurs enflées
qui frémissent comme des étoiles

vous aimiez la lumière
et j'ai dit octobre
aux aubes neigeuses et rousses
entre les bosquets de chênes

je parle de vous
et le ciel brûle encore aux fenêtres éteintes

ÉLÉGIE DU LAC

Ce matin très tôt le soleil s'égare sur le lac
en faisant luire l'eau plumeuse
vois comme je suis lisse murmure-t-elle
et comme je fais brûler mon feu blanc
écoute mon chant parfait
respire ma rosée

j'erre seule ce matin
et je ne vois que le lac
qui lèche les quais de son eau sale

À votre épaule
l'ancien manteau que vous portez les jours de brume
à la peau rocailleuse des montagnes
à la senteur des algues moisies
que les bateaux écartent du port

à votre cou l'ancre dorée
dont le souvenir étincelle et s'efface
trace hantée de cette nuit
où je m'étais crue vivante en vous

à votre épaule le manteau de sable
vous le portiez les jours de pluie
et vos yeux brouillés
regardaient sans voir dans le lac gris

J'ai bu votre salive
et l'onctuosité des soirs d'août
quand l'eau claquait sur le ventre poli des quais
puis j'ai bu l'autre salive
en saluant l'ombre amère

MOUDON

Où que vous soyez désormais
chants de nos bouches étroites
dans quel froid sommeil
avec quel printemps trop vite enfui
où que vous vous soyez égarés
je demeure remplie de vos prières
et de vos accents vifs

l'automne enfin venu
la gorge nouée de larmes
je retournerai au temple clair
et je confierai encore une fois à la Voix
ma bouche sans lèvre

Quel geste fragile apaisera mon pouls
si ce n'est vos deux paumes ouvertes
s'élevant dans le haut silence des cathédrales
lorsque la lumière coule aux vitraux turquoises ?

vos mains caressant l'air nu
geste immense qu'aucun temps jamais n'engourdira

LAVAUX

C'est un paysage pentu couvert de vignes sèches
qui descend vers le lac
mais aujourd'hui c'est un paysage
où l'on ne voit rien
ni les talus à l'herbe terreuse
ni les sarments que le soleil aime tordre
sous sa lumière proche

je pense au promeneur qui serait venu rôder là
cet après-midi de février
où le large paysage a disparu
parce que la brume poisseuse est sur le lac
et sur la pente

le promeneur n'aurait rien vu
du grand lac tout ridé d'air et d'eau
mais seulement l'écran
à l'épaisse blancheur de tombe
où se distraient de rares oiseaux
que le vent peu à peu chasse

CARROUGE

Le ciel vide de novembre m'a dicté cette halte
d'un geste sûr
j'entre et c'est à droite dans le cimetière carré
la pierre dans les graviers gris
les plantes en touffes calmes et sèches
le nom effacé dans la pierre

c'est alors que je devine votre visage d'En-bas
vos lèvres prises dans la mousse
et posée à votre front frais
la couronne de broussailles et de terre
qui se dénoue lentement

cet après-mid de novembre
les corneilles chantent un refrain sans réponse
et la pluie tire ses rideaux bouclés
par-dessus votre lointain visage
que je ne connaîtrai jamais

Ce soir le grand vent d'octobre

Ce soir le grand vent d'octobre ondoie et court
dans la vallée
et tout mon corps se joint
à cet étrange accord de feuillage rouillés

ô mon crâne ô mes os
je songe au jour de ma mort
je sens l'instant rugueux sur ma nuque
comme une main certaine

la tombe neuve brillera dans la lumière
comme un trésor
mon nom pèsera entre les bruyères et les lierres
dans l'automne sans odeur

Il y a le temps clair et fini qui coule à ma gorge
et m'apporte la fraîcheur du sureau
quand le jour baisse sur les champs fauchés
ce temps du dehors
peuplé d'appels et de routes
où l'on gesticule où l'on s'étourdit

pourtant à jamais juste
il y aura le temps qui s'étendra
comme l'aigle au-dessus des gouffres
et durcira les dépouilles roses

le vent d'hiver me traversera que je ne sentirai plus

C'est un petit trou de terre
qui se remplit de boue et d'os
une fosse tranquille alignée contre le mur de l'église

les yeux ne s'agitent plus au soleil d'août
les pieds trébuchent sans cesse sur l'éternel chemin
pour faire boire la bouche raide à l'eau des fontaines

Puisqu'il faudra une fois céder sans gémir
et se chiffonner sous les racines bleutées
que dirai-je aux cailloux et aux écorces aérées
qu'ils ne sachent déjà ?

ô Terre roulée en Toi
comme dans un buisson de ronces
je rêverai de soleil et de bruit

Gardons ce corps solide
ce sang frais qui fuit dans les artères
gardons ces courbes claires
et cette peau vivante
 où les hommes ont posé leur visage
disons adieu aux caresses et aux lèvres anciennes
qui usaient notre ventre
dormons avant que le soleil
ne vieillisse notre belle chair blonde
et n'entame nos os chargés de moelle
que nous restions neuve pour le vrai jour

Je suis sans nouvelle de la haie d'aubépine
et du bouquet d'orties
je suis sans nouvelle du champ jaune
que lavaient les ciels d'été

où est-il maintenant cet air
qui descendait comme une aile
en battant les blés durs ?

où sont-ils les faucheurs ivres
piétinant les foins en fleur
que la foudre parfois noircissait ?

je suis sans nouvelle de toutes ces rosées
qui haletaient dans l'aube en un langage pur
j'interroge en vain l'herbe nette
et mon errance n'a pas de repos

Je vois l'ombre qui vient
et se livre en secret aux bras nus de l'arrière-automne
puissé-je une fois mêler sans retenue
mon souffle à cette heure trouble
et accepter l'Instant probable
où la mort fera gonfler les graviers comme une mer

Mort tu parles d'une voix sourde
dans la foule élancée des aulnes
pourtant mon sang frappe si fort au fond des veines

Voici un matin de mai aux haies piquantes et
vertes
déjà certain de son feuillage et de ses chants

maintenant que je le respire
de ma bouche de mortelle
je devrais me réjouir de cette haleine vive
mais elle pèse à mes lèvres
comme le baiser d'une bouche absente
car je ne t'appartiens pas matin de mai
je ne suis qu'un crâne craquant à tes orages
qu'un peu d'air a fait rouler
aux pieds de tes autels reflouris

matin de mai descendu dans ma chair
respirons ensemble jusqu'au soir
tes ciels profonds et justes

Le vent traîne la pluie va venir
je remonte le coteau où le jour dure à peine
je suis ta proie soir furtif
qui surgit des futaies et me cache l'orée du bois
tu tisses autour de moi
ton royaume d'ombres étranges et serrées
et tu n'offres
ni clairière ni colline où rassurer mon âme

nuit sylvestre guide-moi
et fais briller l'arbre
fais couler la rivière
que leur vue lisse mes plaies

Ce vingt-quatre octobre le soir tombait
dans une chambre de l'hôpital de Sierre
la mort était attentive à épier la lisière du drap
comme juillet épie le bois de pin sombre
de ses yeux brûlés

– je suis l'heure et le refuge
où vous cacherez vos faces masquées
vos mâchoires je les enroulerai autour des siècles
en un collier à l'éclat ancien

– oui je suis la mesure
et la musique du rire enchanté

tiens s'était dit l'homme
c'est elle qui me caresse encore
mais il n'y avait ni souffle ni chaleur
elle n'avait même pas gémi dans la petite chambre
vide

Il sait qu'il se couchera bientôt sous le duvet
poreux
et que son souffle se mêlera
à l'haleine sucrée du printemps
qu'elle fera frémir les hauts peupliers délivrés du gel

il est là debout
toute sa chair rassemblée sur les os
il sent la mort qui dure en lui
une mort imparfaite qui tarde
et pèse comme des nuages d'été

c'est comme s'il ne pleurait pas
dans l'aube qui l'appelle de sa voix familière
et raconte le parfum des framboises et des mûres

il sait son âme intacte
lourde encore de ce corps
où descend une nuit de racines
et d'yeux restés ouverts dans la terre
il se couchera bientôt
les saisons viendront sur lui
pour panser ses blessures

Ce n'est qu'un soir d'hiver pour le pèlerin
qui a gagné le vallon secret
en suivant la pente

d'où je suis je vous entends
et je vous vois solitaire au fond du pays rose
ô pèlerin
votre voix à la salive claire résonne dans la pente
je suis hantée par votre vrai visage
qui goûte déjà le creux où gonfle la source

remontez vite
et contez-moi la fraîcheur des ravines
dites aussi les reflets des fruits orangés
avant que le matin oblique coule sur la neige
et que je doive laver mes mains sales
entre les siennes